N° 7

1re Année. 15 avril 1893.

LES PAILLASSES ORIENTAUX ET OCCIDENTAUX

Revue politique bi-mensuelle

Rédaction
147, Boulevard St-Michel
PARIS

Administration
147, Boulevard St-Michel
PARIS

10 CENTIMES LE NUMERO

HYGIÈNE DE LA BOUCHE ET DE LA GORGE
L'Indispensable des Fumeurs
EAU PARISIENNE HYGIÉNIQUE (35 médailles)
composée de plantes aromatiques *sans acide*, inoffensive pour tout l'organisme, prévient, dissipe inflammations, aphtes, boutons, abcès, ulcérations, plaques muqueuses, irritations de la bouche et de la gorge, maux de dents et des gencives, etc. Soulage instantanément.
Prix : 1 f. 25 ; 2 f. 50 ; 5 f. ; le flacon de poche, 1 f.
Env. f° flacon d'essai avec notice contre 2 f. en t. on m.-p.
Dépôt général : 12, PLACE BRÉDA, PARIS.

Sait-on bien le secret de la beauté magique
De Ninon de Lenclos ?... Cette eau hygiénique
Merveilleuse, enfermée ici dans ce flacon,
Vous l'expliquera à tous d'une claire façon.
Faites-en chaque jour pour la toilette usage,
Et vous ne paraîtrez que moitié de votre âge.
EAU PARISIENNE HYGIÉNIQUE (35 médailles)
Prix : 2 fr. 50 et 5 fr. — Env. f° contre 3 fr. et 5 fr. 50
Dépôt Général : **12, Place Bréda, Paris.**

Avec l'emploi de L'ANTI-COR-FRANÇAIS végétal, sans acide, plus de malaises occasionnés par les cors, durillons, etc., ni de gêne aux pieds ; ramollit, soulage instantanément. Attestations nombreuses. Envoi f° avec notice contre 2 fr. 25 cent. timbres ou mandat-poste, 12, Place Bréda, Paris.

LA TERRE PROMISE !
CRÈME SAINT-DENIS
PAR SEMERIA
Médaillé et Membre du Jury dans divers Concours régionaux et Expositions.
D 33, avenue de la Gare, à Nice.

Employée par plusieurs membres du corps médical et des conseils d'hygiène ; souveraine pour soulager et faire disparaître affections rhumatismales, nerveuses, goutteuses, plaies, enflures, douleurs et infirmités, même réputées incurables, sur toutes les parties du corps ; dénoue et étend les nerfs ; régénère la chevelure, détruit les pellicules les boutons, les glandes sudorifères, les fatigues, les microbes qui se forment sur les plaies et dans les plis de la peau des personnes âgées, très efficace contre l'influenza ou ses suites ; parfume, assouplit, déride et veloute la peau.
Prix du flacon. . . . 4 »
Demi-flacon. . . . 2 »
Notice avec instruction sur le mode d'emploi, et attestations nombreuses de médecins et pharmaciens légalisées à la mairie de Nice

Pension de famille française tout particulièrement recommandée aux Dames. Très confortable, cuisine à la française. Salons de lecture et de conversation. A proximité du Corso, de la Place d'Espagne, de la Piazza Colonna et de la poste.
Chambres au midi. Ascenseur. Prix modérés.
Mme ESTIGNARD, propriétaire (successeur de Mme Lavigne). Ci-devant Via Mercede, actuellement Via del Tritone, 36, Palais de la Banque de Rome, à Rome.

Photographie Abdullah frères, photographes de S. M. I. le Sultan, Grand'-Rue de Péra, vis-à-vis de l'Hôtel d'Angleterre. — Grande collection de vues de Constantinople, du Bosphore et des monuments remarquables de la Capitale. — Seuls privilégiés de S. M. I. le Sultan pour la vente des photographies de la Cérémonie de Sélamlik et des vues intérieures des palais impériaux. — Vues de Brousse.

1re Année — N° 7 — 15 avril 1893

LES PAILLASSES ORIENTAUX
ET OCCIDENTAUX
Revue politique bi-mensuelle

ABONNEMENTS :
FRANCE, UN AN. . **3** fr. **50** | UNION-POSTALE, UN AN. . **5** fr.

NICOLAS NICOLAÏDÈS
DIRECTEUR FONDATEUR
147, BOULEVARD SAINT-MICHEL, 147
PARIS

SOMMAIRE : Louve ou Love. — Aux Pyramides. — Les Achilles contemporains. — Histoire persane. — Feu Diogène et M. Tricoupis. — As-tu vu l'Étoile? — Karageuz transatlantiques. — Paillasses politiques *(suite)*. — Le Mensonge et la Vérité. — Concerts artistiques.

LOUVE OU LOVE

La loi Ribot demandait tout simplement à l'astre Georgiadès de mettre une feuille de vigne à sa prose ionienne ; mais, roublard comme il est, il a jugé à propos d'y ajouter un loup. Son astre ne paraît plus que sous le masque, comme si c'était toujours la mi-carême.

A vrai dire, ce L. V. qui termine si bien les articles de l'astre, n'est pas un loup, c'est une louve, à moins que ce ne soit un *love*.

Love, c'est l'amour des Anglais. N'est-ce pas cet aimable dieu qui inspire d'un bout à l'autre la prose de ce *patriotic paper*?

L'astre Georgiadès était certainement un des journaux étrangers, publiés en France, qui ont motivé le plus sérieusement les restrictions à la liberté de la presse réclamée par M. Ribot, lequel n'était en cette occasion que le porte-voix de tous les Français sensés.

Qu'entre Français on lave librement son linge sale en famille, rien de plus naturel et de plus légitime. Mais que des étrangers, plus ou moins naturalisés, profitent des libertés que les Français s'accordent à eux-mêmes, pour venir laver chez eux le linge sale des autres, arrière !

On n'a d'ailleurs qu'à lire le nouvel astre Georgiadès, avec feuille de vigne et loup, pour être forcé de reconnaître qu'il lui reste bien assez de liberté pour faire comprendre à ses lecteurs tout ce qu'il lui plaît de leur couler dans les oreilles, seulement il est forcé de se servir de termes décents et de ne plus faire de scandale. Or, le scandale est le seul attrait de cette sorte de carré de papier.

En d'autres termes, pour les chiens enragés d'une certaine presse, l'interdiction du scandale équivaut à la muselière Lozé.

M. Love se demande si les hommes du *bloc* se sont souvenus de Danton, qui jetait en défi à l'Europe des *têtes de rois* ?

Je l'ignore, et ça m'est bien égal ; mais le pays se souvient de ce genre de jeu de boules, et n'a aucun désir de le voir remis à la mode, car il commence à calculer ce qu'il lui en a coûté depuis un siècle, pendant que le pays cher à M. Love s'emparait sournoisement d'un domaine colonial grand vingt fois comme la France.

D'ailleurs, nous n'avons plus de tête de roi à jeter à l'Europe, et encore cette tête était celle de notre roi à nous. Nous nous sommes battus un quart de siècle pour être maîtres chez nous; nous ne le sommes qu'à la condition de laisser les autres maîtres chez eux.

Ce n'est pas à nous, ni chez nous, que ceux qui ne sont pas contents de leur gouvernement ou de leur souverain doivent venir le dire.

Chaque peuple, lorsqu'il n'est pas l'esclave d'une conquête étrangère, ne peut avoir d'autre gouvernement que celui qu'il mérite, ou celui qu'il comprend, ce qui revient identiquement au même.

Un Français ne doit ni conspirer en France contre un gouvernement étranger, ni laisser des étrangers conspirer chez lui contre leur gouvernement, quand ce gouvernement ne conspire pas contre la France.

Telle doit être notre règle de conduite invariable dans toute question étrangère.

FRANCUS, fils d'Hector.

AUX PYRAMIDES

Lorsqu'à la fin du siècle dernier, Bonaparte, la veille de la grande bataille qui livra l'Egypte à la France, lançait à ses troupes la proclamation commençant par ces mots restés célèbres : « Du haut de ces pyramides, quarante siècles vous contemplent », il se trouva des rieurs, dans ce pays de France où l'on parodie les plus belles choses. La caricature se mit avec eux, et l'on crayonna une estampe où, au sommet des quatre pyramides, quatre de ces oiseaux de proie qu'on nomme des *milans*, regardaient, le cou allongé, les vieux grenadiers immobiles. *Quatre mil-ans* contemplaient les soldats.

Sur ces mêmes pyramides sont perchés aujourd'hui des vautours, qui, eux aussi, regardent l'Egypte, et se précipitent sur elle, lui enlèvent chaque jour un morceau de sa chair, et préparent l'instant où elle sera bien morte, et où ils pourront se repaître en paix de son cadavre.

Ces vautours s'étaient abattus là, d'abord, en oiseaux de passage ; mais ils se cramponnent à la pyramide, ils entendent y rester, et même y bâtir leur nid. Un bruit lointain se fait qui les menace ; mais ce bruit leur importe peu. Ils voient à leurs pieds la proie qu'ils convoitent, et qui se débat en vain frémissante, chaque fois qu'elle sent leurs ongles acérés ;

cette proie, ils croient déjà la tenir tout entière, car l'Europe semble frappée d'atonie.

Nous ne dirons pas ici quel a été, ni quel devrait être le rôle de la France, c'est une question pour nous trop délicate, qu'il ne nous appartient pas de soulever ; mais nous dirons à la Turquie, cette suzeraine de la terre d'Egypte : « A l'aide ! à l'aide ! L'Egypte étouffe sous l'oppression, défendez-la. »

Oui, ces Anglais, qui se disaient protecteurs, sont les vautours qui chaque jour la dévorent : jamais peuple conquis ne fut soumis à pareille oppression. On se demande où s'arrêtera l'arbitraire quand on lit, dans le journal arabe *Al Moayad* des actes de tyrannie dont la publicité devrait indigner les nations civilisées. Nous nous ferons l'écho de cette publicité, c'est notre droit et notre devoir. Voici ce que raconte *Al Moayad* : « Un jeune homme avait été trouvé noyé dans le canal du Caire. Le chef du bureau de la sûreté est chargé d'une instruction : pour faire condamner les gens que l'on veut qui soient les assassins, on terrorise des accusateurs ; on va jusqu'à effrayer une petite fille, en lui montrant l'image du diable, pour l'amener à déposer comme le voulaient les instructeurs. Mais ces infamies, prouvées devant le tribunal, ont forcément amené l'acquittement des prévenus ; toutefois les vrais coupables, ceux qui furent convaincus de ces méchancetés, sont restés en fonctions. — Un homme de la province de Siout est volé. Le fonctionnaire anglais, envoyé sur les lieux, ne trouve ni les bestiaux volés, ni le voleur. Alors le chef de police se rend dans la province, et force les cheikhs et les victimes du vol à signer une déclaration comme quoi tout a été rendu ; en outre, il fait disparaître le procès-verbal du premier fonctionnaire envoyé, et le remplace par un autre qu'il signe du nom de ce fonctionnaire. — Un substitut avait été convaincu d'avoir contraint des personnes à faire des aveux de meurtre, en employant la torture et les coups. Lorsqu'on a voulu le faire passer en jugement, son plus haut

chef hiérarchique s'y est opposé, en prenant la responsabilité, au nom de l'ordre public, des actes brutaux de son subordonné. »

Ainsi, voilà comment des gens qui se sont imposés en Egypte comme les représentants de l'ordre et de la civilisation, se mettent au-dessus des lois les plus élémentaires de la conscience !

Est-ce là tous leurs genres de méfaits, à ces Anglais orgueilleux et sans foi ? Non ; ils pillent jusqu'aux richesses que la vieille civilisation a laissées dans le pays ! Qu'on médite cette dépêche envoyée du Caire, le 1er avril :

« Les Anglais pratiquent en Egypte le système qu'ils ont inauguré en Grèce : Lord Elgin fit emporter jadis les frises du Parthénon ; aujourd'hui, des archéologues britanniques fouillent les bords du Nil, aux environs de Thèbes. Ils y trouvent, admirablement conservés, les restes d'un temple remontant à Ramsès III, une mosaïque d'un prix énorme est mise à jour, puis des statues, un bœuf Apis, des crocodiles, des serpents, des vases d'or, des colliers, des objets de toilette de femme, d'une grande valeur artistique. Eh bien ! les Anglais mettent la main sur ces trésors nationaux, et les emportent dans leur île. »

N'est-ce pas là ce que font les vautours emportant tout dans leur aire ?

Il devient, tous les jours, plus évident que les Anglais se considèrent dès aujourd'hui comme les maîtres de l'Egypte ; le sol leur appartient. Leurs journaux n'annoncent-ils pas que l'on s'apprête à demander l'assentiment de l'Europe pour des modifications dans l'organisation des tribunaux mixtes ? Et, déjà, ils ne mettent pas en doute que ces modifications ne soient acceptées par les diplomates européens ! Il est grandement à craindre qu'il ne se prépare en Egypte quelque évènement grave. La France et la Turquie laisseront-elles s'accomplir ce qu'on appelle déjà le vol de l'Egypte ? Mais la liberté d'action

de l'Egypte, son indépendance comme nation et comme gouvernement, c'est la liberté et l'indépendance même de la Méditerranée. Si vous laissez les Anglais prendre l'Egypte, vous tous, peuples qui bordez cette mer intérieure, vous en faites, dans un temps prochain, un lac anglais. Et cet évènement, formidable par ses conséquences, se serait accompli sous les yeux mêmes de ceux qui ont le plus grand intérêt à l'empêcher? Mais cela ne sera pas; nous ne voulons même pas supposer que cela puisse être.

LES ACHILLES CONTEMPORAINS

(SUITE ET FIN)

Au moment où paraissait sous ce titre notre précédent article, deux faits nouveaux se sont produits presque simultanément, si démonstratifs, si *ad rem*, qu'il nous est impossible de ne pas les relater : ils semblent être venus exprès substituer leurs conclusions matérielles, et irrévocablement décisives, à ce qui pouvait ne paraître de notre part que de simples réflexions dictées par la fantaisie.

C'est d'abord au Sud, dans cette région où commence l'Orient, sur la terre algérienne, devenue française, une affaire grave entre deux adversaires de Bône, appartenant à la presse locale. Ne citons ni leurs noms ni ceux de leurs journaux, pour ne pas écraser leur amour-propre, et reproduisons sans phrases le texte même qu'a publié en divers lieux la presse quotidienne.

« A la suite d'une polémique de presse, un duel a eu lieu hier matin entre M. Z..., rédacteur du *B*..., et M. X..., rédacteur du *C*.... Après deux balles échangées sans résultat, le duel a continué à l'épée. A la troisième reprise, M. X... a été légèrement piqué au bras. »

C'est tout. Mais est-ce assez titanesque, et l'honneur à qui l'on a ainsi satisfait n'a-t-il pas sujet de se livrer aux plus folles gambades ? — L'autre cas, accompagné de préliminaires beaucoup plus sérieux, a abouti au Nord, sur le territoire belge.

Le capitaine français Servan, dont l'affaire a occupé toute la presse des deux mondes, avait été, dans un port de l'Amérique du Sud, grossièrement outragé sur son propre paquebot par le capitaine allemand Cietsch, qui s'était oublié jusqu'à le traiter de « cochon de Français ! »

L'amour-propre personnel et un sentiment de dignité patriotique des plus naturels ne pouvaient manquer d'inspirer au Français un insatiable désir d'administrer à l'Allemand, même au péril de sa vie, une correction exemplaire. Rendez-vous fut pris en Europe pour une rencontre à main armée. L'arme choisie fut le pistolet, avec échange de plusieurs balles, non à vingt-cinq, pas selon l'usage, mais à vingt. On raccourcissait la distance pour augmenter les chances d'une issue dramatique.

Des deux côtés des Vosges, on voulait presque voir, dans ce tournoi, un prodrome de ce qui se passerait lors de la grande guerre entre la France et l'Allemagne, si cette guerre devait éclater. On pressentait quelque chose comme un fragment renouvelé du combat des Horaces et des Curiaces. Le choc a eu lieu : six balles ont été échangées sans résultat. Tant mieux ! Même sur un terrain où la corde nationale était toute vibrante, il est encore préférable qu'il n'y ait eu personne de tué.

Et c'est presque toujours ainsi que l'affaire se dénoue. Quand un des partenaires trépasse, c'est le plus souvent, comme dans la cour de la caserne de Lyon, par suite d'un accident analogue à ceux des chemins de fer, lorsque l'imprudence d'un mécanicien provoque une collision, ou que, par suite de votre propre imprudence, vous vous faites écraser par un train.

Il est bien autrement dangereux de monter en wagon que de se rendre sur le terrain. Les vrais héros d'aujourd'hui sont les amateurs de tous sexes qui voyagent quotidiennement sur les voies ferrées d'Europe et d'Amérique, où les viaducs s'effondrent, où certains wagons se dévorent réciproquement comme les deux loups de M. Krach. Les autres ne sont que d'aimables farceurs, dont la presse, plus farceuse encore sur ce point, affecte de compter les exploits sans rire.

Au lieu de s'essouffler à faire des lois pour réprimer ces badinages, il y aurait à remplacer cela par quelque chose qui ferait souvent reculer les plus intrépides, et rendrait les amateurs de gros mots ou de procédés violents beaucoup plus prudents ou plus réservés. On substituerait, par exemple, aux duels ridicules et sans effet, une partie entre les deux adversaires, aux échecs, aux cartes, au billard, aux dames, voire aux dominos, d'après le choix des témoins, et selon les aptitudes des intéressés.

On fixerait une amende proportionnée à la situation de fortune du moins riche : 100 fr., 200 fr., 500 fr., 1000 fr., et même davantage. Le perdant paierait au profit d'un hôpital ou de quelque établissement de bienfaisance. L'humanité gagnerait à cet arrangement, et les journaux seraient bien mieux fondés à publier les résultats de ces sortes de rencontres.

Mais, nous l'avouons avec humiliation, ce système n'a aucune chance d'être adopté. Ces querelleurs, du haut en bas de l'échelle sociale, préféreront toujours acquitter les traites de l'honneur par le sifflement lointain des balles ou quelques légères gouttes de sang, plutôt que par les cliquetis de leurs pièces d'or et les saignées plus palpables opérées à leurs coffres-forts.

CH.-MARIE LAURENT.

HISTOIRE PERSANE

Au pays du Khorassan, il est une ville, grande, sinon belle, où soixante-dix mille Persans fabriquent et vendent la soie, travaillent et exportent l'acier. Elle a nom Mesched. L'argent est le nerf du commerce comme il est celui de la guerre ; en ce temps-ci, la victoire est aux écus. Or, après le Juif, l'homme qui comprend le mieux cette vérité, c'est l'Anglais. L'argent l'attire comme le naufragé attire le requin. Aussi, flairant la fortune, les gens d'Albion s'en allèrent à Mesched, et, jouant des coudes, se firent la plus belle place au soleil.

Les Persans, bons enfants, laissèrent faire, mais sentirent insensiblement s'abattre sur eux les vilains oiseaux du Nord, faisant du pays une terre tributaire, et emportant dans leur bec le produit du travail des habitants.

Alors, ainsi que cela se produit en Egypte, une haine sourde, mais farouche, grandit contre ces envahisseurs ; pour eux, aveuglés, comme ils le sont partout, par leur immense orgueil, ils furent d'autant plus insolents qu'ils se savaient plus détestés.

Au guichet de la banque anglaise de Mesched, trône un long monsieur au poil roux, raide comme un polichinelle de carton, insolent comme un valet de bourreau. Un *sarraf*, agent de change persan, se présente-t-il ? l'Anglais le toise de toute la hauteur de sa taille et de son outrecuidance, regarde dédaigneusement son papier, et lui fait subir un interrogatoire de juge d'instruction. Bienheureux est le *sarraf* si le Britannique daigne payer, car le directeur a des caprices de jolie femme. Il lui arrive, par exemple, au lieu de payer les traites tirées sur sa maison, de renvoyer l'agent de change à quelque débiteur insolvable de la banque.

Or, il s'est rencontré dernièrement un sarraf qui, ne trouvant pas le procédé de son goût, eut l'audace de refuser net et

d'exiger que la banque lui payât ce qui lui était légitimement dû. Alors Monsieur l'Anglais appelle ses laquais, les jette comme des dogues sur le sarraf, qu'ils mettent brutalement à la porte. Cette façon tout anglaise de payer ses dettes est bientôt connue dans la ville, et, cette fois, les Persans furieux se portent en masse sur la banque, enfoncent les portes, et exigent le payement de la traite. Le directeur eut une peur bleue, et, pour cette fois, en fut quitte pour la peur, mais il fera bien de se souvenir de la leçon.

D'ailleurs, on compte beaucoup en Perse sur Amini-Sultan, qui vient de recevoir le titre de Sadre-Aazan. On le dit homme à rabattre le caquet de la pie d'Albion. Ce que faisant, il aura rendu un grand service à son pays.

FEU DIOGÈNE ET M. TRICOUPIS

La scène représente l'Agora d'Athènes.

Chœur (d'*Andrès Athenaioi*). — Hélas! plus ça a changé chez nous, plus c'est toujours la même chose. On s'imagine nous avoir faits chrétiens ; mais nous n'avons, nous n'aurons jamais d'autre divinité que les « Nuées » d'Aristophane, et les vents dont le temple s'est si merveilleusement conservé. Depuis que nous avons commis la folie de vouloir jouer auprès de la Turquie le rôle de la grenouille qui veut se faire plus grosse que le bœuf, tout va de mal en pis dans notre pauvre petit pays, qui allait si bien du temps des Bavarois. Nous nous sommes endettés jusqu'au cou, pour avoir une armée de cent mille hommes, afin de recommencer les exploits d'Alexandre (qui n'en avait que trente mille, par parenthèse) , et maintenant nous devons prier les conscrits de rester chez eux, parce que nous n'avons pas de quoi les nourrir au régiment. Nous n'avons donc plus d'armée ; il ne nous reste même plus assez

de troupes pour faire exécuter les arrêts de la justice, et tenir en bride les malfaiteurs ; mais il nous faut à tout prix nous procurer de l'or pour payer les intérêts des emprunts que nous avons contractés. On nous assure qu'il nous reste des biens hypothécables, et que, sur le rapport favorable de financiers étrangers qui sont venus nous visiter, nous trouverons encore de quoi faire face à nos engagements ; mais ce ne sera que reculer pour mieux sauter ; et l'intérêt de nos emprunts finira par absorber tout le fruit de notre travail. Ah ! qui nous tirera de cet abîme ?... Mais, que voit-on dans le lointain ? Un vieillard maigre et sordide, conduisant une carriole traînée par un bourriquet, et portant deux tonneaux défoncés, le petit dans le grand. Serait-ce un financier mandé par l'Europe ?

Diogène (*pieds nus, vêtu d'un haillon de fustanelle*). — *Khairete Andrès Athenaioi !* Il y a beau temps que nous ne nous étions vus; il paraît que je vous retrouve aussi insensés et aussi nuageux que je vous avais laissés ?

Le Chœur. — *Ela vré adelphé !* Que venez-vous faire en plein jour avec cette lanterne ?

Diogène. — Je cherche toujours un homme.

Le Chœur. — Vous êtes donc Diogène de Sinope, le Cynique ?

Diogène. — En personne, quoique mort depuis vingt et un siècles.

Le Chœur. — Nous apportez-vous de l'argent ?

Diogène. — Non ! je vous apporte le moyen de vous en passer.

Le Chœur. — Vous fûtes chassé de Sinope pour avoir fait de la fausse monnaie ; venez-vous nous apprendre votre premier métier ?

Diogène. — Fausse monnaie ! vieux jeu ! Il est bien plus simple d'émettre du papier-monnaie, c'est encore plus faux. Mais il est inutile de perdre son temps à ces enfantillages : je vous ai dit que je cherche un homme.

Le Chœur. — Et comment se nomme-t-il, votre homme ?

Diogène. — Tricoupis.

Le Chœur. — Tricoupis, un homme ! C'est un ministre.

Diogène. — Eh ! un ministre n'est-il pas un homme ?

Le Chœur. — Pas chez nous ; mais voilà Tricoupis qui vient.

Diogène (*à Tricoupis*). — Est-ce toi qui as fait demander une passe pour moi, à l'administration de l'Elysée ?

Tricoupis. — C'est moi, spirituel Diogène, afin de m'aider à dessiller les yeux de ces gens, qui se plaignent de mon administration. Ils prétendent que je ne leur ai laissé que des yeux pour pleurer et une langue pour me maudire, parce que j'emploie tout ce qui leur reste de monnaie d'or à acquitter les intérêts d'emprunts qui ne leur ont été d'aucune utilité.

Diogène. — Est-ce la vérité ?

Tricoupis. — La vérité la plus nue qui soit jamais sortie d'un puits ; mais je m'en lave les mains au fond dudit puits, car je les mets au défi d'oser dire que je n'ai pas strictement rempli mes devoirs de ministre constitutionnel, fidèle exécuteur des ordres de l'opinion publique.

Diogène (*au Chœur*). — L'avouez-vous, *ô Andres Athenaioi?*

Le Chœur. — *Kako khrono nakhi !!!*

Tricoupis. — Ils ont voulu contracter des emprunts pour avoir une armée et des chemins de fer.

Diogène. — Ont-ils une armée et des chemins de fer ?

Tricoupis. — Ils n'ont ni chemins de fer, ni armée; mais ils ont les dettes qu'ils ont contractées à cet effet, et dont il faut servir les intérêts.

Diogène. — Ami Tricoupis, cet argent serait-il resté dans ta poche ?

Tricoupis. — Personne ne m'en accuse ; cet argent a coulé, comme coule toujours un emprunt ; autrement dit, il a servi à boucher de vieux trous. Nous voulions une armée pour prendre une part active à la grande guerre de la revanche, et cette

guerre n'est pas venue. Nous comptions sur les chemins de fer pour mettre en valeur notre capital national, ce qui nous aurait permis de rembourser facilement le principal et les intérêts ; mais les pauvres chemins de fer étant eux-mêmes sortis en route, nous produisons plutôt moins que plus qu'autrefois, et il nous faut payer davantage. Quel remède connais-tu à cela ?

Diogène. — C'est simple comme bonjour. On ne saurait croire, si je ne l'avais prouvé par mon exemple, combien il faut peu de chose, dans un pays comme celui-ci, pour faire vivre confortablement un homme d'esprit.

Le Chœur. — Et que fais-tu des autres, bon Diogène ?

Diogène. — Les autres, je n'en ai que faire.

Le Chœur. — Mais c'est qu'il n'y en a pas plus que de l'eau dans l'Illissus, des hommes d'esprit. Indique-nous un moyen de faire vivre à bon marché les imbéciles.

Diogène. — Le moyen est le même ; seulement les gens d'esprit s'en contentent, et les imbéciles ne s'en contentent point. Ainsi, moi qui vous parle, j'avais jadis pour domicile un tonneau: des voyous, me le défoncèrent. Depuis, je dormis dehors, et ne m'en trouvai pas plus mal. Il me restait une écuelle. Je vis un jour un enfant qui buvait dans sa main, je le trouvai plus intelligent que moi, et je brisai l'écuelle. Je ne vous demande pas, mes amis, d'être aussi radicaux : il ne faut rien faire brusquement ; mais, voici cet âne qui porte deux tonneaux. Je les avais achetés pour mon usage personnel; c'était pour moi un appartement de garçon complet, chambre à coucher et salon : j'en fais hommage à la cité attique : le petit tonneau sera pour le roi, et le grand pour Tricoupis.

Le Chœur. — Pourquoi le grand à Tricoupis, et le petit au roi ?

Diogène. — Parce que l'orgueil du roi s'accommodera du petit, tandis que celui de Tricoupis aura bien de la peine à tenir dans le grand.

Le Chœur. — Et le palais du roi, l'hôtel de Tricoupis, qu'en ferez-vous ?

Diogène. — Je les louerai en garni aux touristes anglais.

Le Chœur. — Croyez-vous qu'il en viendra beaucoup ?

Diogène. — Pour voir un roi et un ministre logés dans des tonneaux ? Mais ce sera une bien autre attraction que tout ce qu'il y a dans Chicago. Il viendra tellement d'étrangers que vous pourrez rembourser vos emprunts, et terminer vos chemins de fer.

Tricoupis. — Ne vous le disais-je point, *timiotatoi adelphoi*? Ce que Diogène vient de vous exposer est l'essence même de ma politique. C'est sur ces bases qu'est équilibré mon budget : plus d'armée, plus de tribunaux, plus de police, plus d'importation, rien que la plus stricte économie.

Le Chœur. — Mais que gagnerons-nous ?

Tricoupis. — Du temps.

Le Chœur. — Maigre de maigre !!!

Arétique.

AS-TU VU L'ÉTOILE ?

Paillasse. — Passe un peu ta lunette, Pierrot ; ta grosse lunette, que je la voie, tu sais... l'Etoile orientale, découverte dans le signe du Scorpion, tout près de la Lune, puisqu'elle gîte rue du Croissant.

Pierrot. — Je te repasse le télescope. Braque ton œil. Ça y est-il ?

As-tu vu l'Etoile,
Mon gars ?
As-tu vu l'Etoile ?

Paillasse. — Je m'écarquille l'œil, et je ne vois pas.

Pierrot. — Pardine ! tu regardes en haut, quand elle est en bas ; en Orient, quand elle est en Occident.

Paillasse. — Pourquoi qu'elle s'appelle *orientale* alors ?

Pierrot. — Une fumisterie de son prétendu astronome, un malin qui s'est dit comme ça : Si je fabrique une étoile orientale dans la rue du Croissant, tout au travers du méridien de Paris, ça fera du nouveau ; le bon public dira : « Où est l'Etoile ? As-tu vu l'Etoile ? » Le public la cherchera, potinera, et, du coup, me voilà grand homme.

Paillasse. — Tu as vu le public chercher l'Etoile, toi ?

Pierrot. — Le public ! il s'en est fichu comme d'une guigne ; il a bien d'autres chiens à fouetter en France, sans perdre son temps à bâiller à l'Etoile ; il faut être un lézardeur comme toi, Paillasse, pour chercher la microscopique petite tache noire que son fabricant intitule *Etoile*. Trouves-tu à travers ta lunette ?

Si tu ne l'as pas vu,
La voilà.

Paillasse. — Pas de position irrévérencieuse, mon copain.

Pierrot. — Vas-tu pas dire « shocking ! » comme les Anglais ! Ma planète vaut mieux que l'Etoile. D'abord elle est *vraie*, pas de faux, entends-tu, fabriquée par la nature.

Paillasse. — Voilà l'Etoile ! j'ai l'Etoile ! j'ai vu l'Etoile !

Pierrot. — Veinard ! faut-il qu'il ait de bons yeux !

Paillasse. — Drôle d'Etoile, mon bon. Une petite boule d'assa fœtida, qui pue, à cette seule fin de faire croire qu'elle aspire toutes les mauvaises odeurs d'origine prétendue orientale, pour que l'Occident se bouche le nez.

Pierrot. — A-t-elle des rayons, l'Etoile ?

Paillasse. — Il n'y a que le beau, le vrai, le juste qui rayonnent. Le laid reste laid, quoi qu'il fasse. La prétendue Etoile est comme la grenouille de la fable : elle s'enfle, dans l'espoir de se faire bolide, et d'embraser dans un vaste incendie l'empire d'Orient. Elle essaie de lancer des fusées, qui ne sont que fusées, et des pétards...

PIERROT. — Qui sont des pétarades de bon astronome. Toujours les mêmes !

PAILLASSE. — Pardine, elles sortent du même sac. Il y a la pétarade des persécutions, celle des exactions, et la grosse, celle qui cherche à faire le plus de tapage, la pétarade de la misère du peuple.

PIERROT. — L'astronome de temps en temps ne demande-t-il pas aux Anglais de lui taper sur le ventre pour que ça..... gronde plus sec et plus fort ?

PAILLASSE. — Je t'en réponds. Quand le grand astronome veut que son... Etoile crève avec bruit, les boxeurs britanniques s'en mêlent ; ils administrent dessus un coup de poing, dit d'Arménie. Vlan ! alors, comme elle se dégonfle, l'Etoile! Seulement le bruit manque, c'est du vent dont il reste un peu de mauvaise odeur, c'est tout.

PIERROT. — Et les gens qui se trouvent sous le vent peuvent chanter :

As-tu senti l'Etoile,
Mon gars?
As-tu senti l'Etoile?

SUI-KI-RI.

KARAGEUZ TRANSATLANTIQUES

Les Paillasses sont de tous les temps et de tous les pays. Ils se trouvent au Nord comme au Midi, à l'Orient comme dans l'Ouest. Ni les froids polaires ne les congèlent, ni les chaleurs tropicales ne les étouffent. Karageuz au Levant, Paillasse en France, ils deviennent *Humbugs* en Amérique.

Celui dont il s'agit pourtant vient encore de notre chère patrie du soleil ; il ne s'américanisa qu'à demi. Gardons-lui donc son nom original de Karageuz, à moins qu'on ne veuille l'helléniser en Phassoulis.

Son origine, comme sa vue, sont louches. A ce qu'il assura aux reporters du *Herald*, qui, en vrais Yankees, alliant la hâblerie à la crédulité, le gobèrent, il descend des familles impériales, qui, par leurs incestes, leurs trahisons, leurs parricides, leurs impiétés, leurs crimes et leurs vices ont souillé le trône de Byzance peu avant son effondrement définitif. Pour un tel sujet, il est impossible de chercher de plus dignes ancêtres.

Son nom ferait conclure à sa parenté avec M. le duc de Magellan, Français du Portugal, Roumain de France et Grec de Roumanie, un des chéquards du Panama, ancien sous-chef de la bande juive du Comptoir d'escompte.

Le duc le renierait pourtant, et pour cause, son parent de l'Amérique n'étant que simple chevalier.

Son métier ?... Oh ! point de connu !

Il a essayé un peu de tout et... partout. Il a fini par déguerpir de partout sans espoir... ni crainte de retour. C'est ainsi qu'il a visité, aux dépens des autres, en déguerpissant toujours, la Grèce, la Turquie, la Roumanie, la Russie, l'Italie et, le vieux monde étant trop étroit pour le retentissement de ses exploits, l'Amérique.

Ici, on le retrouve d'abord à New-York comme garçon pâtissier ; puis, après certaine faillite, résultat de la seconde opération de l'arithmétique, à Boston, vendant des fruits et.... l'honneur. De là, il revint à New-York pour des trafics différents ; il finit par décamper, sans autre bagage qu'une poche bien garnie de dollars, pour un long voyage à ses terres de Roumanie et de Grèce, d'où il pouvait braver les extraditions.

Quand ses poches se dégarnirent, il songea à revenir contrit et repentant. Après, Dieu sait quels travaux souterrains dans les coulisses, la scène se lève de nouveau à New-York, où l'on le revoit jouer au Karageuz en plein hémisphère occidental.

Patriotisme ardent est la pièce qu'il monte.

Il enrôla, parmi les pauvres émigrants grecs, un bataillon

volant, pour lui servir de comparses, qu'il manœuvre à volonté comme des pantins.

Il élève la voix, et ses pantins font écho. Il marche, et ses pantins le suivent. Il met la main dans leurs poches, et ses pantins se laissent faire, pour la plus grande gloire de leur bande quasi-patriotique et son illustre chef.

Télégrammes par-ci, diplômes par-là, contributions, enseignes, fêtes plus loin ; et les épargnes de ces hommes simples, mais honnêtes, diaboliquement abusés, se gaspillent pour procurer un peu de réclame à ce Karageuz, — qui, comme tous les Paillasses, aime le bruit et la notoriété qu'il devrait éviter, — et pour lui décrocher une petite distinction, sous la forme d'une croix d'argent. Oh ! une petite, toute petite croix ! La torture étant abolie, il ne peut aspirer à une croix de grandeur naturelle comme celle qu'il mérite.

Mais, si le bruit est facile, les ministres distributeurs des croix ne le sont pas toujours. Rien ne lui réussit auprès de ceux-ci.

Il était en train de se donner un entr'acte, quand tout à coup la catastrophe de Zante l'inspire d'une œuvre grandiose. Point de cadavres sans corbeaux, hélas ! Après les batailleurs, les pillards.

Auteur, acteur et bénéficiaire, il monte sa pièce, et, cette fois, une vraie pièce, dans un vrai théâtre.

Il organise une conférence au profit des malheureux de Zante.

La trompette-publicité clame, la grande caisse aussi. Personne n'ose être patriote honnêtement et dignement, et les badauds s'empressent devant la caisse. Grand succès !

Il y avait de tout.

Affiches à lettres rouges de sang, immenses comme son ignorance, insolentes comme son effronterie; les noms d'un prince royal et d'un grand prélat de la Grèce traînés sur ces papiers infâmes, comme ceux de simples cabotins ; des reporters de toute couleur gagnés, à force de rasades de whiskey ; dames protectrices et colportrices, maniant de leurs mains délicates et aristocratiques ses prospectus prétentieux ; des voyous de Stamboul, déguisés en palikares tenant le drapeau national. — Rien ne manquait à cette pantomime de philanthropie et de patriotisme.

En avant ! Les trois coups s'entendent : tac, tac, tac !

Le Karageuz paraît. Sa crânerie habituelle l'avait trahi juste au moment où il en avait le plus besoin. Personne ne comprend. Il parle grec moderne, grec tout pur, le grec de l'Université d'Athènes (*sic*). De quoi parle-t-il ? D'après le programme, de la topographie de Sparte.

La claque applaudit.

Intermezzo musical : l'hymne national. La claque fait ses devoirs religieusement.

Deuxième acte : Karageuz, montreur acrobatique des ruines. La claque, profitant de l'obscurité, s'est endormie.

Intermezzo glacial : Karageuz réapparaît ; il tâche de parler en anglais. Les Grecs seuls le comprennent. De quoi parle-t-il ? — Il ne parle pas : il lit plusieurs articles d'encyclopédie, cousus de fil blanc, sur l'art grec. L'assistance s'évade.

Il a étudié l'art grec à fond, dit le reporter du *Herald*. Dans les tripots sans doute ? c'est ce qu'il oublie de nous dire.

A quand la prochaine pièce ?

D'ici deux ans, peut-être plus tôt. Elle sera composée d'un seul tableau. Au fond de la scène, on verra un transatlantique fendant les flots à toute vapeur ; sur sa poupe, Karageuz, les mains grandes ouvertes devant son nez, en signe d'adieu ; sur la côte américaine, des gens tenant en main des chèques, — encore des chèques ! c'est la parenté fatale avec M. le duc de Magellan, — et d'autres, l'air penaud, tournant leurs poches vides.

OUTRE-MER.

PAILLASSES POLITIQUES

COMÉDIE EN PLUSIEURS ACTES

ET AUTANT DE TABLEAUX. — (Suite)

IIIe TABLEAU

La scène représente l'intérieur de la Dahabié de Mademoiselle Françoise Bonhomme. Encombrement de bibelots de tous les pays traversés par l'aimable voyageuse, — guéridon chargé de journaux de modes. Françoise est étendue nonchalamment sur un divan, dans un superbe déshabillé oriental, confectionné à Paris. Elle s'époumonne en essayant de fumer un narguileh que Pierrot vient de lui apporter.

FRANÇOISE (*toussant*). — C'est ça que la grosse Anglaise déclare suave?... Eh bien, merci! dans un pays où n'arrivent point les pastilles Géraudel. Ce tombek sent cependant assez bon, quelque chose comme le havane ; mais je n'avais jamais soupçonné qu'il fallait tant d'efforts pour faire passer la fumée à travers l'eau.

PIERROT. — Aussi, soit dit entre nous, patronne, vous qui êtes généralement pâlotte comme un jasmin, vous voilà rouge comme une grenade.

FRANCOISE. — Eh! eh! mon ami Pierrot, voilà que tu fleuris ton argot à l'orientale: tu as dû essayer de fumer un narguileh!

PIERROT. — Oui ; mais mouiller du tabac, le chiffonner dans ses doigts, en bourrer un fourneau de narguileh, mettre dessus trois noyaux d'olive carbonisés, et puis aspirer longuement, également, pour obtenir un soupçon de fumée, c'est trop de travail pour le profit qu'on en retire. Je préfère ma vieille bouffarde de Marseille. (*On frappe à la porte.*)

FRANÇOISE, *à Pierrot.* — Va voir ce que l'on veut.

MISTRESS PLUMPUDDING. — Pardon, chère voisine, de forcer votre porte, mais, en voyage, et surtout en pays musulman, tous les étrangers sont solidaires : la preuve, c'est que nos deux Dahabiés sont forcées de marcher de conserve pour se prêter un appui réciproque, d'abord contre les mauvaises intentions des indigènes, et puis, surtout, contre tout manque de confortable, car vous avez dû remarquer qu'en ce pays, ce sont les voyageurs qui nourrissent les habitants.

FRANÇOISE. — Ils sont si pauvres !

MISTRESS PLUMPUDDING. — Etes-vous innocente !... Pas si pauvres que ça, les fourbes ! Et la preuve, c'est ce que le gouvernement en tire.

FRANÇOISE. — A grand renfort de courbach.

MISTRESS PLUMPUDDING. — Naturellement ; sans cela on verrait jamais un de leurs jaunets.

FRANÇOISE. — Et vous voulez qu'ils ne se révoltent point contre un pareil régime!

MISTRESS PLUMPUDDING. — Nous ne l'avons pas importé d'Angleterre ; il fonctionne ici depuis les Pharaons.

FRANÇOISE. — La seule chose qui légitime une conquête est d'apporter un régime meilleur.

MISTRESS PLUMPUDDING. — L'avez-vous jamais fait, vous qui nous critiquez ?

FRANÇOISE. — Oui, paraît-il, au moins une fois.

MISTRESS PLUMPUDDING. — Je serais curieuse de savoir où.

FRANÇOISE. — En Angleterre.

MISTRESS PLUMPUDDING (*ironique*). — C'est une botte que vous ne manquez jamais de m'envoyer... Vous allez ajouter sans doute....

FRANÇOISE (*impétueusement*). — Que vous avez été incapable de suivre notre exemple, lorsque vous avez conquis l'Irlande, et qu'en Egypte vous prenez identiquement le même chemin, pour arriver aux mêmes résultats, lesquels se résument en un seul, — une haine irréconciliable.

MISTRESS PLUMPUDDING. — Ça, c'est pour nous tout à fait secondaire, ou plutôt ça sert nos vues, car, lorsqu'on est pratique comme nous le sommes, on exploite la haine comme tout le reste.

FRANÇOISE. — Je connais votre habileté : aussi je me demande ce qui me vaut l'honneur de votre visite.

MISTRESS PLUMPUDDING. — Rien de plus simple. Hier soir, mon domestique, Punch, a eu son bonnet percé par une balle : voulez-vous signer le rapport que j'en envoie à lord Cromer ?

FRANÇOISE. — Si vous me permettez d'ajouter qu'en présence de mon domestique Pierrot, votre Punch était le provocateur.

MISTRESS PLUMPUDDING. — C'est inutile, ça y est déjà, le procès-verbal est rigoureusement exact. — Pour qui me prenez-vous ?

FRANÇOISE. — En ce cas, à quoi vous servira ce rapport ?

MISTRESS PLUMPUDDING. — C'est mon affaire. Lisez.

FRANÇOISE (*après avoir lu*). — Je ne puis pas vous refuser mon témoignage. (*Elle signe.*) — C'est sur des pièces de cette valeur que lord Cromer a rédigé sa circulaire aux *commissionners* anglais.

MISTRESS PLUMPUDDING. — Ceci ne regarde que nous. Quant à ce qui vous concerne, croyez que nous ne vous demanderons pas des compensations, pour tout ce que vous avez obtenu et obtiendrez de la Porte, grâce à notre occupation de l'Egypte !

FRANÇOISE. — Qu'avons-nous donc obtenu ?

MISTRESS PLUMPUDDING. — Faites donc l'ignorante, vous qui voyagez encore moins pour vous divertir que pour instruire votre gouvernement.

FRANÇOISE. — N'est-ce pas mon droit aussi bien que le vôtre ?

MISTRESSE PLUMPUDDING. — Assurément ; mais, si vous croyez que nous vous laisserons concéder par le Sultan, tout

le réseau syrien avec prolongement jusqu'à Bagdad et le golfe Persique, vous êtes dans l'erreur.

FRANÇOISE. — Comment pouvez-vous l'empêcher ? Votre obstination à rester en Egypte ne peut pas vous valoir la bienveillance du Sultan, et il est tout naturel que nous en profitions.

MISTRESS PLUMPUDDING. — Il n'est pas moins naturel que nous vous empêchions à tout prix de nous barrer la route des Indes, soit par terre, soit par mer. Vous essayez de faire croire au Sultan que vous êtes seuls en état de nous forcer à évacuer le Nil ; mais, à notre tour, nous lui avons fait savoir par nos amis, car nous en avons encore à Contantinople, que, vous accorder de telles faveurs, c'est rendre encore plus impérieuse pour nous, la nécessité de rester en Egypte. Car si nous nous laissions persuader d'en sortir, non seulement vous prendriez notre place, mais encore vous débarqueriez des troupes en Syrie : aussi avons-nous soin de faire dire au Sultan que notre flotte à Alexandrie et nos troupes à Chypre sont l'unique garantie qu'ait le Sultan contre un pareil rêve.

FRANÇOISE. — Bon ! J'ai lu ça dans le *Standard*, et il ajoutait même que cela est bien prouvé par la fameuse chanson de 1860 : « *Partant pour la Syrie.* » C'est se tromper de plus d'un demi-siècle.

MISTRESSE PLUMPUDDING. — Peu importe cet anachronisme !

FRANÇOISE. — Mais tout votre article du *Standard* est un anachronisme d'un bout à l'autre. Que votre flotte nous barre l'Isthme de Suez, je l'accorde ; mais que prétendez-vous barrer avec les six bataillons que vous entretenez en Egypte ? Que voulez-vous que nous allions faire en Syrie, et à quoi cela nous servirait-il de vous barrer la route des Indes ? C'est la Russie qui vous la barrera un jour ou l'autre, car elle se moque de votre flotte d'Alexandrie ; et, quant à vos six batail-

lons, y en a-t-il seulement pour sa dent creuse ? N'est-elle pas toute portée sur le Taurus, où vos flottes et vos bataillons n'arriveront jamais ?

(*Fin du troisième Tableau.*)

LE MENSONGE ET LA VÉRITÉ

L'autre jour, par ce beau printemps où le soleil réjouit, la *Vérité*, qui s'ennuyait au fond de son puits, eut une folle envie d'en sortir, et la voilà se montrant tout à coup à l'orifice, dans le costume un peu léger que l'on sait. Or, il y avait, rôdant aux alentours, un homme qui a reçu de son maître, le *Mensonge*, la mission de l'empêcher de se montrer, ou de la barbouiller si bien que, si elle veut persister à courir le monde, nul ne reconnaisse sa forme primitive.

L'homme rôdait donc, selon sa coutume. Rien d'Adonis : grosse face de lune à sa troisième phase, barbifiée de poils coupés ras ; rien de l'élégante tournure de Narcisse, mais déjà lourd et bedonnant.

Vous concevez pourquoi la *Vérité*, sitôt qu'elle eut mis la tête à l'entrée de son puits, apercevant son ennemi, fit la grimace. Elle craignait fort qu'en persistant davantage, il ne versât sur ses belles épaules une fiole de cette encre noire, si pittoresquement nommée « encre de petite vertu », dont il a le monopole, à cette fin de la faire passer pour ce qu'elle n'est pas.

D'un autre côté, elle voyait au-dessus de sa tête le beau ciel bleu ; le vent printanier lui apportait des aromes de primevères et d'anémones. Et puis, curieuse, comme il est bien permis de l'être quand on passe sa vie cachée dans un grand trou, elle voulait voir le monde, où règne en souverain son ennemi le Mensonge.

Mais elle connaissait trop l'homme qui rôdait autour de son puits pour se hasarder vite ; quels qu'eussent été déjà ses efforts pour lui échapper et se montrer dans sa pureté, elle

n'avait pu échapper à son vilain contact ; et c'était toujours avec quelques oripeaux la défigurant, jetés par lui sur sa beauté, qu'elle tentait sa promenade terrestre ; aussi la *Vérité* était toujours rentrée dans son puits, pleurant d'avoir été ainsi défigurée par le vilain serviteur du Mensonge, et l'on peut penser si elle avait fait de nombreuses ablutions pour laver la trace de ses malpropretés.

Elle faisait donc la grimace, tandis que son ennemi riait, en la lorgnant de son gros œil rond. Il riait, car il pensait la tenir et l'affubler d'un costume de sa façon. Ce n'était point quelque belle feuille de vigne cueillie dans un beau jardin d'Orient, mais une feuille de journal ; quel journal ! une crème de journal dont il est le fabricant.

La *Vérité* voyait la feuille qui lui répugnait fort ; mais le coquin de printemps la rendait gaillarde et l'attirait hors de son puits. Elle avait sorti la tête, puis vinrent les épaules, puis tout passa, et la voilà prenant son envolée. Le gros homme fit un bond, n'attrapa que le pied, et sur le pied jeta sa feuille; mais le pied, passant à travers, il se trouva qu'il ne resta accroché au talon qu'un morceau. La *Vérité* se sauva en courant et riant, car ce qu'elle emportait se trouvait par le hasard une chose vraie. Ce lambeau du journal méchant de l'homme disait ceci :

« Le Ministre de la Justice de Constantinople a prescrit à « tous les présidents de tribunaux du vilayet d'Aïdin de veil- « ler à ce que les cultivateurs ne soient pas exploités par les « usuriers, qui, en leur prêtant de l'argent à des intérêts « énormes, arrivent, au bout de quelques années, à être maî- « tres des terres de leurs débiteurs. La Caisse agricole a, il « est vrai, été fondée pour prévenir ces abus ; mais les paysans « ne sont pas encore en état d'en profiter. Le grand Vézir « ayant déjà donné les ordres nécessaires aux autorités civiles « du vilayet, les présidents des tribunaux doivent également « être prévenus, dit le tezkéré du Ministre de la Justice, qu'ils « doivent faire tout leur possible pour ne pas laisser ces cul- « tivateurs à la merci des usuriers. »

On juge si la *Vérité* était contente, et si son ennemi fut

béni. C'était lui, c'était sa feuille qui disait, une fois par hasard, une vérité ; c'était lui, c'était sa feuille créée pour mentir, sa feuille qui, dans les lambeaux lacérés qu'emportait le vent, disait que tout est misère, gaspillage, malversation, arbitraire en Turquie ; sa feuille qui, en quelques lignes, faisait du gouvernement ottoman le plus bel éloge.

Ainsi, il y a une Caisse agricole, afin d'aider le cultivateur manquant d'avances pour l'amélioration de sa culture ; ainsi, il y a un grand Vézir qui se préoccupe du peuple des campagnes et qui veut l'empêcher d'être exploité par les coquins ; il y a un Ministre de la Justice qui donne des ordres justes, des tribunaux qui veillent à leur exécution. Nous en prenons acte.

Bravo, Orient !... L'Occident t'enviera bientôt.

CASSANDRE.

CONCERTS ARTISTIQUES

I.

Très beau concert donné le 1er avril 1893, par Mlle *Jenny* PIRODON, la gracieuse pianiste, à la salle PLEYEL. Malheureusement, le Samedi Saint avait fait tort au nombre des auditeurs qu'on se serait attendu à rencontrer, Mlle Pirodon ayant souvent prêté son concours à des concerts et à des auditions artistiques. Beaucoup, dont la place n'était pas occupée, avaient tenu toutefois, en prenant des billets ou en en plaçant, à lui témoigner à la fois leur bienveillant intérêt et leur sincère gratitude.

Mlle *Clarisse* YVEL, de l'Opéra-Comique, a délicieusement rendu l'*Air* des Noces de Figaro : *Mon cœur soupire, la Fiancée* et *des Ailes*, de Ch. René. M. *Alfred* COTTIN a interprété d'une manière impeccable *Fleurs et souvenirs* de Palicot, et *Sérénade à Ninon,* de Léo Delibes, tandis qu'avec une bonne grâce parfaite, rappelé avec enthousiasme, il se faisait entendre une 3me fois, dans un charmant trio de Mozart, avec Mlle Clarisse YVEL et son frère M. *Jules* COTTIN, qui chante avec une excellente méthode et un grand sentiment musical.

M. FORDYCE, de l'Odéon, a été désopilant dans *le Couturier pour dames* et *Histoire jolie*. Triple rappel.

Le *Quatuor* en *sol mineur* de Joh. Brams a été magnifiquement interprété par Mlle PIRODON, MM. MENDELS, violon, MONTEUX, alto, et DRESSEN, violoncelliste. Les deux dernières parties ont été très particulièrement goûtées par les auditeurs. Mlle Pirodon s'est fait applaudir seule dans trois morceaux de genres très différents : *Nocturne en si b.*, de Chopin, *Air varié* de Haendel et *la Morena*, de Cécile Chaminade; Mlle LE CHEVALLIER DE BOISVAL a joué avec elle une superbe *Marche* à deux pianos, de Mme Mackenzie de Dietz, qui pouvait à bon droit être fière de ses deux élèves.

M. I. Mendels a été parfait dans l'interprétation de l'*Andante* de la suite n° 3 de Franz Ries et l'originale *Danse tzigane*, de Sarasate. — M. Dressen a rendu en maître l'*Aria* de Bach et une *Etude* de Jacquard. — C'est un vrai régal que d'entendre MM. Cottin frères jouer de la guitare et de la mandoline. Charmante *la Passacaille*, de Bosch. Le chant est bien plus agréable à entendre accompagné par ces instruments qu'avec le piano. Nous nous empressons d'ajouter que M. FRÊNE est un excellent accompagnateur.

II.

Très brillante la 6me séance de piano et de musique d'ensemble classique et moderne, donnée par Madame SAILLARD-DIETZ, le lundi 3 avril, à 4 h. 1/2, dans les salons de l'Institut RUDY; 15 numéros des plus intéressants ont prolongé l'audition jusqu'à 7 h. 1/2.

Sonatine, exécutée par E. JOUBERT, l'excellent violoniste, et l'auteur M. DE VAUX, pianiste, dont M. CHRIST-GALLIA a interprété deux compositions charmantes : *Printemps*, prose de Henri Heine, et *Cauchemar* de V. Hugo. Superbe voix pleine et diction nette, ce qui lui donne un charme de plus. La charmante petite mandoliniste, MIMI JOUBERT, a joué en perfection *Serénade badine*, de G. Marie. M. Henry JOUBERT s'est fait justement applaudir dans *Extase* de G. Palicot, M. BALDONI l'accompagnant sur la harpe, et, seul, dans *Romance sans paroles*, de White. M. KERRION, violoncelliste des Concerts Lamoureux, a merveilleusement donné la réplique à M. BACI,

auteur d'une *Sonate*, très goûtée d'un auditoire amateur de belles œuvres. L'*Andante* de Servais et la jolie *Tarentelle* de Popper ont fait valoir de nouveau le talent de M. Kerrion ; la *Ballade* d'Hasselmans et la *Sérénade aragonaise* de Godefroid, celui de M. Baldoni. Madame SAILLARD-DIETZ, excellente organisatrice d'auditions musicales de grande valeur, a charmé l'assistance : *Chante-matin*, de Porthmann, *romance sans paroles*, de Gregh, *Tango-Habanera*, de Casalonga, *Danse de paysans*, de L. de Vaux, *Arlequinade*, de Hardy, 4me *Mazurk*, de B. Godard, ont fait tour à tour valoir son mérite d'exécutante et de musicienne.

Mlle MADELEINE DE NOCÉ, des Concerts Colonne, a délicieusement chanté et dit : *la Rieuse*, conte en prose de Catulle Mendès, mis en musique par Pierné ; *Bateau rose*, de J. Richepin, dont G. Hue a écrit la mélodie. *Rêve d'amour*, de G. Guiraud, a fait réclamer l'Auteur, qui accompagnait. La cantatrice s'est fait plusieurs fois rappeler, notamment dans la superbe scène lyrique *Néère*, poésie d'Armand Silvestre, le ciseleur de rimes. Accompagnement sur l'orgue par l'Auteur, G. Palicot, avec harpe, violon et violoncelle. Une véritable œuvre de Maître. Nos félicitations sincères. — Grand succès aussi pour M. Emile Durand, qui accompagnait sa charmante ronde, faisant valoir la poésie de Brizeux, *les Goëlands*, dans laquelle Mlles Anna DUHAMEL et FRINGS chantaient le refrain des couplets, dits, avec sa voix si sympathique, par M. CHRIST-GALLIA.

Le club mandoliniste exécutait deux œuvres de Carboni : *En glissant* et *Ruby-Valse*. M. Joubert remplaçait l'auteur comme chef d'orchestre, M Baldoni accompagnait de sa harpe les diverses sortes de mandolines qui formaient un orchestre complet, dans lequel madame Joubert et sa fillette avaient pour émules Mmes Féron, Arnoul de Grey, Montgomery, Bossi, Nittel, Ovitz, Irène, Merlino, Kaouline, MM. Piétrapertosa fils, Santillo, Majorini, André Le Marchand et de Félicis.

LARA.

Le gérant : MESNIL.

Poitiers, typ. Lecène, Oudin et Cie.

PIERRE PETIT & FILS

Artiste Peintre-Photographe

CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR

TOUS LES ANCIENS PORTRAITS PEUVENT ÊTRE

REPRODUITS DANS TOUS LES FORMATS EN NOIR ET EN

LINOGRAPHIE, PEINTURE, AU CHARBON, ETC.

17, 19, 21, Place Cadet — PARIS

12 marches à monter.

NOUVEAU BANDAGE

Expérimenté avec grand succès

dans les Hôpitaux de Paris. — Accepté à la Société de Chirurgie (Académie de Médecine), le 22 avril 1891. — Il est garanti supérieur à tous les autres pour maintenir les **HERNIES** les plus rebelles ; se porte sans gêne, supprime le ressort du dos et le sous-cuisse.

MEYRIGNAC, 229, *rue Saint-Honoré*. — *PARIS*

Envoi de l'Appareil sur demande

16 *bis*, RUE CADET, PARIS

LE BALNEUM

SANS MASSAGE — AVEC MASSAGE

2 Francs — **3 Francs**

BAINS TURCO-ROMAINS ET RUSSES

Hydrothérapie complète

Ouvert tous les jours, de 6 h. du matin à 8 h. du soir et les samedis jusqu'à onze heures du soir. du 1er Nov. au 1er Mai.

RESTAURANT BONVALET

ET CAFÉ TURC

29 et 31, Boulevard du Temple. — Entrée des voitures, 85, rue Charlot.

GRANDS SALONS POUR NOCES ET SOIRÉES

BEAU JARDIN D'ÉTÉ

Quel est l'homme politique, l'écrivain, l'artiste qui ne souhaite savoir ce que l'on dit de lui dans la presse? Mais le temps manque pour de telles recherches.

Le **COURRIER DE LA PRESSE**, fondé depuis quatre ans, 19, boulevard Montmartre, à Paris, par M. GALLOIS, a pour objet de recueillir et de communiquer aux intéressés les extraits de tous les journaux du monde sur n'importe quel sujet.

SPECTACLES DIVERS

Concert Parisien, 8 h. 1/2. — Yvette Guilbert.

Eden-Concert, 8 h. — Spectacle varié.

Eldorado, 8 h. 1/2. — « Dans cent ans. »

Scala, 8 h. 1/2. — Cambriolons.

Moulin-Rouge, — Tous les soirs, 8 heures, spectacle, concert, bal. Mardis mercredis, vendredis et samedis, fêtes de nuit. Dimanches et fêtes à 2 heures matinée dansante, kermesse

Casino de Paris. 16, rue de Clichy, 8 h 1/2. — Spectacle, Concert et Bal.

Nouveau Cirque, 8 h. 1/2. — Papa Chrysanthème, fantaisie japonaise et nautique. — Exercices équestres. — Mercredis, Jeudis, Dimanches et Fêtes: matinées à 2 h. 1/2.

Cirque d'Hiver, 8 h. 1/2. — Les 150 rats de Donroff. — Matinées dimanches et jeudis à 2 h. 1/2

Folies-Bergère, 8 h. 1/2. — Miss Loïe Fuller, créatrice de la danse serpentine. — Dimanches et Fêtes, Matinée à 2 h. 1/2.

Ba-Ta-Clan, 8 h. 1/2, 50, Boulevard Voltaire. — Paulus.

Pôle-Nord, 18, rue de Clichy. — Patinage perpétuel, sur vraie glace. Ouvert de 8 h. du matin à minuit.

Concert de la Pépinière, 9, rue de la Pépinière, en face la Gare Saint-Lazare. Tous les soirs à 8 heures, spectacles variés. MM. les militaires de tous grades paieront demi-place.

Musée Grévin. — L'Escadre du Nord à Cronstadt. — Coulisses de l'Opéra.

Théâtre Robert Houdin. — 8 h. 1/2. — Prestidigitation. — Le Charlatan. — La source enchantée. — Le Daï-Kang, énigme mongole. Matinées Dimanches et Fêtes à 2 h. 1/2.

Théâtre de la Salle des Capucines, 39, boulevard des Capucines : *Les Frères Isola*. — Tous les soirs. — Matinées enfantines les jeudis, dimanches et fêtes, à 2 h. 1/2.

Jardin d'acclimatation. — Tous les jours. — Concert le Jeudi et le Dimanche.

Elysee Montmartre. — Bal : jeudis, samedis. — Mardis, dimanches bal masqué. Dimanches et fêtes matinée à 2 heures. Lundis, vendredis, salle mise à la dispositions pour bals de sociétés.

Un des rendez-vous les plus agréables de CONSTANTINOPLE, surtout pour les habitants du *Phanar* et des quartiers avoisinants, aussi bien que les Touristes européens qui visitent les monuments situés dans cette partie de la ville, c'est sans contredit le

CAFÉ-RESTAURANT

DE

KIL-BOURNOU

Près de l'échelle du PHANAR.

Bien aéré, ayant une vue splendide sur la CORNE-D'OR, cet établissement ne laisse rien à désirer tant au point de vue de la société qui le fréquente que des soins très délicats dont elle est l'objet. Service irréprochable, consommations de premier ordre.